

LES CAHIERS DE BENJY

Reprise 7

MAI - OCTOBRE 2007

Nicolas Tardy, Gilles Amalvi, Vincent Tholomé, Gilles Weinzaepflen, Angelo Monaco, Julien de Kerviler, Ludovic Bablon, Pierre Ménard, Claude Favre, Vadim Bystritski, Bertrand Laverdure, Philippe Cou, André Gache, Cécile Mainardi, Daniel Pozner, Guillaume Fayard, Antoine Boute.

NICOLAS TARDY / Rock (Do) It

Elvis noir, 2007

Acrylique et graphite sur papier
108 x 77 cm

Elvis blanc, 2007

Acrylique et graphite sur papier
108 x 77 cm

Graisse land, 2007

Huile sur toile
150 x 141 cm

Quand j'ai plus de noir, je prends un petit blanc, 2007

Acrylique, graphite et papier collé sur bois
150 x 141 cm

Hell vice, 2007

Technique mixte sur papier collé sur toile
200 x 200 cm

With Nixon, 2007

Acrylique et photocopies collées sur toile
204,5 x 211 cm

La baleine blanche, 2007

Acrylique et glycéro sur toile
204,5 x 211 cm

Who is afraid by Pink Cadillac and Blue Suede Shoes, 2007

Acrylique sur papier marouflé sur toile
153 x 153 cm

Elvis pelles vis, 2007

Acrylique et sérigraphie sur toile
183 x 152 cm

Elvis lisse, 2007

Glycéro sur toile
153 x 153 cm

Du grand lard, 2007

Acrylique et huile sur toile
153 x 153 cm

That's Alright dada in Alabama, 2007

Acrylique et glycéro sur toile
204,5 x 211 cm

Karate King of Rock'n Roll, 2007

Acrylique et huile sur toile
204,5 x 211 cm

Fat man with fans, 2007

Huile sur toile
204,5 x 211 cm

Elvis in Last Vegas, 2007

Acrylique, paillettes et graphite sur papier marouflé sur toile
108 x 77 cm

Le King sur le trône, 2007

Acrylique sur bois
204 x 200 cm

Love me tender, love me RuPaul (secret face), 2007

Gouache et collage sur papier
50 x 65 cm

Hound dog is not a hot dog, 2007

Graphite et collage sur papier
50 x 65 cm

Presse laid, 2007

Graphite et gouache sur papier
50 x 65 cm

GILLES AMALVI / Dialogue

1.

Suffit ! dit le père avec son fort accent
(tout le monde le regarde il rougit
il a conscience d'une déformation
Sa langue
derrière une grille)
Sa mère (cette mère folle qu'il n'arrive pas à
coiffer)
Elle lui arrive sur le nez

Le fils rit
Les invités rient
Il allume une cigarette (le père) il a
Mal aux poumons
(une certaine envie de vomir)

2.

Nous sommes rassemblés devant l'église.
Il fait nuit. Les invités se dispersent.
La brasserie est fermée depuis longtemps (le bar d'à
côté est encore allumé. Des gens discutent.)
Il y a un scooter accroché à la grille. Des bruits de
pas se rapprochent dans une rue adjacente.

3.

Il n'a plus conscience (depuis hier)
Depuis hier (je n'ai plus conscience)
Des proportions
Il pense au hasard
des rencontres
A l'affront
(se cacher loin)
La nuit

Lui :

Je voudrais disparaître
parfois
(un sentiment éloigné de tout indicible)
m'évanouir
parfois

4.

Elle dort déjà
(Depuis hier)
Son pied tressaille
dans son sommeil

Elle :

Ai-je rêvé toute cette scène
Le décor de ton absence ?

5.
Il en a assez d'attendre, mouillé, soûl

Il secoue la grille
(il barre certains mots dans sa tête, plusieurs fois
il se croit au PRINTEMPS)

Les voitures roulent vite
(il pense :
poussière dans la dentelle des placards
murs qui s'effritent)
dans la rue vide

Une idée surgit
HIVER PRINTEMPS
Une grille recouverte de neige
des cristaux, illisibles

6.
Son image endormie
(hôpital ? chambre ?)
lui revient
Elle est couchéedebout
son corps
mains sur les seins

(« quand tu reviendras, tu me liras tes derniers
poèmes »)

7.
(le pied) son pied
tressaille (est venu)
dans son sommeil (trop vite)

Il avance sans penser
à la circulation
Sa main fait glisser les pièces de monnaies dans sa
poche
comme un chapelet

Le pied est venu trop vite
sur le pavé

8.
Lui :
Quelqu'un m'observe marcher
(pas à pas)

La lune (rêve de pavés creux et sonores)
s'est levée

elle s'est recouchée plusieurs fois
elle se retourne
(rêves)

Toutes les bouches d'égout s'ouvrent en même temps
Tomber
Glisser (rêves)

9.
Il aperçoit encore
Quelque chose à partager
Désirer les rencontres
Des phrases
Sur le mur de l'église
Le salut
La vie éternelle

Il ressent les proportions, les rythmes
(« il est mort ? »)
comme avant

je veux (mourir)
dormir encore (je veux m'évanouir)
avec elle

10.
Un homme a trébuché en traversant la rue pendant
que nous nous dispersions, chacun rejoignant sa
voiture (il paraît qu'il est resté longtemps comme ça,
allongé sur la route, sans bouger.)
Quelqu'un a-t-il vu quelque chose ?

Laissez le respirer !

Mais enfin taisez vous !

Vous avez vu Roger ? Où est passé Roger ?

11.
Quelques ivrognes rient sans comprendre

Un scooter est passé sur son bras gauche
(*Ce n'est rien*)
Il se relève, jambes perpendiculaire au tronc
(debout de nouveau)

12.
Elle s'est retournée dans son sommeil ?
demande-t-il. Il n'est pas sûr.
Chut, *vous parlez trop fort*

Si (et seulement si)

elle me reconnaissait (un corps anonyme)
Rêve
encore

13.
Est-ce qu'il est rentré ?
Demande-t-elle en se relevant
(Elle se retourne dans son sommeil)

The Vincent Tholomé's Experiments

Ici on coordonne ses gants de toilette

Tout commence. Pour vincent tholomé. Le 31 octobre. Quand vincent tholomé a un pain blanc sous le bras.

Tout commence. Pour vincent tholomé. Le 31 octobre. Quand vincent tholomé a un pain blanc sous le bras. Il cherche ses clés d'appartement dans sa poche intérieure. Il est devant la porte de son appartement. Au 3ème étage. Comme john cage à New York City. Comme john cage à New York City. Et. Tandis qu'il cherche ses clés d'appartement. D'abord dans ses deux poches de devant. D'abord dans les deux poches qu'il a sur le devant de sa veste. Il porte une veste noire en jeans. Il l'achète taille S. Il le fait il y a des années. Il peut toujours l'enfiler et quelquefois la fermer. Vincent tholomé s'inquiète quand il ne peut pas la fermer. Vincent tholomé a peur de prendre du poids. Vincent tholomé a bien peur. Un pain blanc sous le bras. De ne pas trouver du tout du tout ses clés d'appartement. Ni dans ses poches de devant. Ni dans ses poches intérieures. Et. Tandis que ça lui fait tout de même un choc. De ne trouver ses clés d'appartement dans aucune de ses poches de devant. Il a tout de même l'idée de les chercher dans une de ses poches intérieures. Il trouve ses clés dans une de ses poches intérieures.

Or. Vincent tholomé ne range jamais ses clés dans une de ses poches intérieures.

Je répète. Vincent tholomé ne range jamais ses clés dans une de ses poches intérieures. Et. Tandis que vincent tholomé se demande tout de même comment des clés ont pu. À son insu. J'insiste. À son insu. Se retrouver dans une de ses poches intérieures. À l'intérieur de l'appartement. Quelqu'un. On. A perdu une revue. Et. Tandis que. Tout simplement. Tout simplement. On avait rangé la revue sous un plateau à verres. Pan. On a joué à la tornade blanche. On a renversé tout le linge de corps des armoires. On a vidé par terre les tiroirs. On en a profité pour trier les papiers. Etc. Etc. Tout ça. Toute ça durant le temps que. Tout ça durant le temps que. Vincent tholomé chausse une paire de bottines. Puis se rend à pied 200 mètres plus loin. Puis revienne à pied un pain blanc sous le bras et cherche. Avec tout de même un fameux choc au coeur. Tout de même. Il faut le dire. Ses clés d'appartement. De sorte que. Quand vincent tholomé rentre dans son appartement. Un pain blanc sous le bras. Il constate que. Quelqu'un. On. Et qui d'autre que nathalie toledo. Qui d'autre que nathalie toledo. A joué. Durant son absence. 10 minutes. Pas plus. 10 minutes. À la tornade blanche. De sorte que ça lui tombe dur. De

sorte qu'il faudra bien. Aujourd'hui 31 octobre. Passer un certain nombre d'heures à. Une fois de plus. Une fois de plus. Ranger. Pense vincent thalomé. Pense. Effaré. Vincent thalomé. Face au carnage. Face au carnage.

De sorte qu'il faudra bien. Aujourd'hui 31 octobre. Passer un certain nombre d'heures à. Une fois de plus. Une fois de plus. Ranger.

Pense vincent thalomé. Effaré. Tout de même. Devant l'ampleur. Devant l'ampleur. De sorte que. Tandis que. Maintenant. Vincent thalomé range les gants de toilette coordonnés. Un pain tout blanc sous le bras. Il le fait dès son entrée. Il n'ôte pas sa veste en jeans. Il ne range pas ses clés. Nathalie toledo est une queue de tempête tropicale. Nathalie toledo n'est plus qu'une queue de tempête tropicale. Et. Tandis que nathalie toledo explique maintenant. À vincent thalomé. Effaré. Toujours toujours. Comment il est possible. En 10 minutes. Pas plus. Pas plus. De subir une transformation telle que. De subir une transformation telle que. Eh bien. L'on devient subitement une tornade blanche. Ou bien. Une queue de tempête tropicale. Ou bien une queue de tempête tropicale. Si. Par exemple. Subitement on a besoin d'une certaine revue. On cherche alors dans les armoires la revue. Entre les piles de linge de corps. On trouve entre les piles de linge de corps un bâton de colle perdu l'année dernière. La dernière croquette du chat. Etc. Etc. Tout ce qu'on ne veut pas quoi. Tout ce qu'on ne veut pas quoi. Si bien que. Eh bien. Si bien que. Dit nathalie toledo. S'excuse nathalie toledo. On n'a pas d'autre choix. On devient subitement une tornade blanche. On n'a pas d'autre choix. De sorte que. De sorte que. Eh bien. Voilà. Eh bien. Voilà. Voilà. Dit nathalie toledo. Voilà le carnage. Dit nathalie toledo. Voilà le carnage. De sorte que. Maintenant. Il faut reprendre des forces.

De sorte que. Maintenant. Il faut reprendre des forces.

De sorte que. Maintenant. On voit. Dans le salon. Vincent thalomé et nathalie toledo assis serrés serrés dans le canapé. On voit. Dans le salon. Derrière devant et à côté du canapé le carnage. On voit. Dans la cuisine. Le pain blanc qui sèche sur la table. On voit. Dans la salle de bains. Une pile de gants de toilette coordonnés dans leur armoire. On ne voit pas du tout la veste noire en jeans de vincent thalomé ni ses clés d'appartement. On voit vincent thalomé et nathalie toledo méditer sur l'étrangeté de la vie. On voit vincent thalomé et nathalie toledo faire ensemble une boule dure et compacte. Ou bien un grand cigare. Quelque chose comme un grand cigare. Ou une boule. Dure et compacte. En tout cas. On voit. Dans le salon. Vincent thalomé et nathalie toledo faire kèkchoz d'efficace contre les fins du monde. Ils le font autour et à l'aide d'un carton à pizza encore chaud. Il le font en écoutant de la musique électronique. Ils se disent qu'aujourd'hui. 31 octobre. Est un jour spécial. N'aura-t-on pas vu. En effet. Aujourd'hui. 31 octobre. Des clés d'appartement. Subitement. Disparaître des poches de devant. Puis réapparaître dans les poches intérieures. N'aura-t-on pas vu. En effet. Réapparaître un bâton de colle et la dernière croquette du chat. N'aura-t-on pas vu. Également. Disparaître totalement une certaine revue. Hein. Dit vincent thalomé. À nathalie toledo. Quelque chose comme sa femme maintenant. Depuis 10 ans déjà. Depuis 10 ans déjà. Comme le temps passe. Comme le temps passe.

Et dire qu'il suffirait à vincent tholomé ou à nathalie toledo de soulever dans la cuisine un simple plateau à verres. Dire qu'il suffirait. En quelque sorte. Qu'ils remettent les choses à leur place. Pour que. Tout à coup. On retrouve une certaine revue.

Oui mais voilà. Ici. On a peut-être des gants de toilette coordonnés mais on ne pense jamais à regarder là où il faut. On a peut-être des gants de toilette coordonnés mais on ne pense jamais à regarder là où il faut. On a peut-être des gants de toilette coordonnés mais on ne pense jamais à regarder là où il faut.

GILLES WEINZAEFLEN / Dèche

Prada a réussi son implantation au Niger le magasin Colette ouvre un deuxième concept store en banlieue d'Alger les ventes de Porsche ont progressé de 300 % au Cambodge un nouvel Apple Store vient d'ouvrir au Bangladesh les prévisions de vente de Rolex en Lettonie sont en forte hausse pour 2007 le nouveau magasin Dior Homme de Kaboul a été dévalisé en quelques heures Louis Vuitton a dû fermer sa boutique de Vientiane pour cause de rupture prématurée du stock on s'attend à une véritable marée humaine à deux jours de l'ouverture du Nike Town de Mogadiscio les bijoux Cartier profitent d'une pause de la concurrence au Libéria pour doubler un réseau de vente déjà florissant on estime que les ventes en immobilier de luxe en Haïti vont tripler dans les prochaines années la Somalie est prête à accueillir le sommet du G8 au Soudan Ferrari s'apprête à ouvrir une deuxième chaîne de montage le nombre de résidences secondaires par habitant au Nigeria est le plus élevé du monde la mairie de Bucarest a choisi le nouveau revêtement de ses trottoirs ce sera du makrana blanc un marbre hautement précieux ce sont les femmes du Honduras qui sont les plus dépensières en accessoires de luxe pour animaux domestiques on parle d'assécher les marais près de Cotonou en vue d'implanter un nouveau golf géant AOL Time Warner a décidé de quadrupler ses dépenses marketing pour développer ses ventes au Mali

ANGELO MONACO / Utilisation

Traduit de l'américain par Samuel Rochery

On pense parfois au dégât comme à quelque chose de laid,
tant qu'il n'arrive pas formé comme une chaussure ;
ou plutôt, une paire de chaussures.

Maintenant si vous voulez bien, la paire de chaussures n'est qu'une partie
de tous les dégâts : une chaussure (ou collection) peut ressembler
à un plafond flottant dans un rien de fond

Ou, un oiseau de bitume sortant sa tête
d'un fer à repasser à l'envergure d'ailes, avec à sa charge
toute une propriété d'eau.

Le monde entier vit en dehors de son contenant :
ce qui circonscrit l'œil épinglé et fixe
est tout ce qu'il n'y a pas dans la punaise.

La punaise n'est pas un ver. Ni le ver, un corps.
Ni la chaussure un mouvement de dégoût ou de peur.
Ni la maison une chaussure. Ni la chaussure une bible de l'âme.

3. LE RÉVEIL

Onoff en était à se demander ce que le prénom de mademoiselle Li pouvait bien vouloir signifier quand le réveil susurra qu'il était sept heures. Tedeschi, aussitôt réveillée, déjà bavarde, sauta du lit, secoua Onoff, voulut savoir s'il avait bien dormi, exigea d'entendre un rêve ; il maugréa, feignit de se rendormir, et chercha sous les draps quelque rêve qui n'aurait pas su s'enfuir.

Il se réveilla une demi-heure après et se traîna jusqu'à la baignoire, où l'eau avait commencé de refroidir. Puis il cria à Tedeschi de lui préparer du café, raconta en s'habillant comment son psychanalyste était allé jusqu'à le menacer avec un revolver pour le forcer à reconnaître, enfin, qu'il avait un petit problème avec les femmes et le temps qui passe, et partit en oubliant ses dossiers sur le canapé du salon.

Dans le hall il salua le concierge, qui le détestait, traversa la rue, se retourna brusquement et leva la tête ; pour une fois, Tedeschi se tenait derrière la fenêtre, et elle semblait tellement petite vue d'en bas qu'Onoff se demanda, un peu surpris, si elle s'étonnait de le trouver si petit vu d'en haut. Elle lui dit quelque chose, qu'il ne comprit pas, puis se lança dans des grimaces qui ne risquèrent pas de l'éclairer. Il hésita à remonter, mais se rappela à temps qu'il devait acheter un stylo, et partit à la recherche d'une papeterie.

Au bureau, le chauffage était coupé. Onoff alla s'allonger sur la banquette. Il s'endormit aussitôt, et fit un rêve. Le psychanalyste se transformait en bonhomme de neige, puis c'était mademoiselle Li, qui lui intimait l'ordre, en français, de venir brusquer sa porte. Onoff se réveilla en nage au moment où Tedeschi allait s'écraser sur le trottoir. Il consulta sa montre, et courut jusqu'au marché le plus proche, car il avait promis de ramener des pieds de cochon.

Tedeschi, quand il rentra, fit remarquer en le fusillant du regard que Paul et sa femme attendaient au salon depuis deux heures. On préféra donc s'accommoder d'une pizza. Paul n'avait pas fini d'expliquer où il avait dégoté la bouteille de Madiran qu'Onoff bâillait déjà, reculait discrètement sa chaise, et se demandait s'il serait capable un jour d'écrire

avec un pinceau, sur son ventre très blanc, l'ineffable prénom de mademoiselle Li.

Quand Paul commença à raconter, preuves à l'appui, leur trekking dans le Xishuangbanna, Onoff prétendit qu'il se sentait mal et partit s'enfermer dans le bureau, à la recherche d'un dictionnaire qui pût l'instruire. Assis dans le fauteuil, les mains osant à peine toucher le papier bible, il oublia pourquoi il était venu, et ferma les yeux ; il essaya d'imaginer ce que faisait mademoiselle Li, à l'heure qu'il était ; puis il se déchaussa, abaissa le dossier du fauteuil et s'endormit à la seconde même où Tedeschi proposait du café, en excusant son mari qui s'épuisait au travail.

Le lendemain matin, il neigeait. Onoff se réveilla vers midi, incapable de se souvenir comment il s'était retrouvé dans la baignoire, roulé dans son manteau, un dictionnaire posé sur la poitrine. Il ne se rappelait pas non plus si Tedeschi l'avait prévenu qu'elle allait le quitter, et si elle lui avait expliqué pourquoi elle jetterait le réveil par la fenêtre, lequel ne manquerait peut-être pas d'estourbir cet imbécile de concierge, avant de partir en claquant la porte derrière elle.

LUDOVIC BABLON / Soirée spéciale Kinski, 2

Et voici ton œuvre et voici ton délire et voici ta plus chouette copine de l'été 53. Ses rides ont soixante ans maintenant et elles disent de toi que déjà à l'époque préhistorique tu n'avais rien de normal et depuis on n'a rien pu faire alors tu entres dans la cuisine de la jeune fille une machette coupe-couteau à la main avec ton espèce de rire tranchant accroché à ta jambe qui rechigne toute droite sur le sol et tu passes à la suite, tu as de quoi les tourner à la chaîne d'ailleurs tu passes sans solution de continuité de l'asile à l'asile en bondissant distraitemment par la case asile où tu cries tout à coup « Soleil ! Caché ! » en décrivant à qui veut les entendre les cercles vicieux qui t'apparaissent quand tu t'endors au coin de l'incendie que tu as toi-même allumé dans le fondu enchaîné de tes sphinxs ressuscitants et le commentaire sait qu'à cette époque-là bien sûr tu croquais directement dans les cendres du lavabo pour te laver de tes fautes tout le monde l'a su dans le quartier vu que tu l'as dit sur l'oreiller à leurs femmes qui venaient te voir dans le cinéma la tête juchée sur les épaules de ce moine de la Sierra Nevada qui prie les troupeaux d'anges de Dieu de ne plus venir brouter sur ses terres sans autorisation légale. Mais aussitôt après tu remises sans tricher tous tes péchés aux cartes et miraculeusement tu gagnes avec la diligence qu'il sied à un gentleman en blue-jean et puisque quand on trouve on cherche « il doit s'agir d'une clé » supposes-tu chaussé de tes lunettes de verre fumé sauf qu'on te ferme au nez la porte de Cinecittà ce pourquoi tu cours trois ans plus tard après la pauvre actrice en vue de lui expliquer qu'il faut s'y faire vous êtes tous des ratés avec des vies à la con et quoi, qu'est-ce qu'on croit, bien sûr que tu ne joues pas ou dans ce cas là je l'aurais su en te voyant mordre dans ta clope dans ton manteau de fourrure dans cette salle de cinéma vide où tu caches les documents secrets des armées qui te traquent le long de l'ascenseur que tu descends à reculons pour ne pas écraser les chevaux qui s'ébattent autour de toi avec des bruits de fontaine.

Oh la putain de tempête cette fois-là quand tu traînais derrière ton alezan les dépouilles endormies des skieurs dont les blousons de feutrine synthétique laissaient un sillon rouge qui écrivait sur les joues hâves de la montagne le nom de chacune de tes larmes sèches que tu déchiffrais de loin grâce à tes filles jumelles qui survolaient en riant le chemin des guerriers car ce n'est que trop connu et reconnu tu as un caractère de chien et on ne peut pas te le dire heureusement que le jeune androïde au crâne chauve te retient sinon tu ferais un vrai malheur sur la station spatiale où tout le monde a peur de tes dents qui brillent dans le noir devant la tête argentée de la rock-star qui a atterri là par un jeu de hasards successifs où cette fois tu as triché éhontément en cachant toutes les cartes de cœur sous ta main droite que tu tends au meilleur ami qui t'a trahi en secret dès la scène suivante que le montage coupe avec le couteau du tueur fou le soir d'après la énième fois où il a été retrouvé flottant sur la tamise en proie aux rêveries de l'alcool que tu lui soutirais des veines en regardant d'un air fou ton bateau partir d'un côté et ton chapeau de l'autre, chacun en compagnie d'un œil.

Extrait de « Soirée spéciale mort en live », in *Kinski 6*, deuxième partie.

PIERRE MENARD / Antichambre

Sourire serait une trop petite caresse. J'aime avoir deux mains. L'une tient l'autre. Rien à dire, c'est à la douleur de partir. Le jour n'est pas plus facile que la nuit. Si, un peu. Quand j'écris aussi je passe dessus frottant du bout, puis j'efface par une dernière trace. Oublier. D'un pas différent. La clé est un œil. On m'a tendu un piège. Là où rien ne bouge. J'entends par cela tout autre chose. On se voudrait sans comparaison. Avancer dans le noir. Pour la plupart d'entre eux c'est un travail en bordure. Il suffit d'avancer. Le noir se détache du noir. Le chemin s'arrête dans le regard. Le point qui figure la marge. Les couleurs sont enfermées. Sans mémoire de l'emplacement. L'inertie des choses épuise l'émotion.

Air sans poignée. Un souvenir appelle l'autre, d'accord. C'est ça c'est exactement ça nous y sommes. Il convient de se méfier aussi des images, on croit qu'elles sont des raccourcis et on s'aperçoit qu'au contraire elles brouillent la pensée et nous emportent nulle part. Remplacer image par le mot *image*. Bonne idée. Face aux reflets les interstices opaques. Aux environs du calme. Ce sont les bulles d'avant de même qu'une bouffée. Parce que chacun, griffonnant les marges de sa peau ou son cahier de brouillon, est son propre héraut qui raconte comment et où portèrent les marques, à chaque fois que la vie a cogné. Au choix, plus de choix. Et ça signifie quoi ?

Sa lumière froide, un dernier éclat. Fausse annonce. Souvent cela sera tout. C'est après que cela pose problème. Pile c'est pli plus e. C'est plié dans la face. Mais là il n'y a que les voix et les rires étouffés. Le gouffre de la gorge et la densité de l'air. La vibration des sons et le silence. Appuyé contre ce qui se dérobe, il n'est plus possible de tenir longtemps. Mais une dérive immobile à l'intérieur de ses entassements. Là encore, écrire. Barrer la mention inutile. Tout se transforme, s'enchaîne, doit se tenir. Un exercice d'une mélancolie joyeuse : c'est revenir aux certitudes du début, aux temps de la maîtrise, des croyances et des confiances désormais abolies. C'est retomber dans la puissance et la décantation de l'aube, une aube de mots. Les chiffres parlent d'eux-mêmes.

CLAUDE FAVRE / Peaux de frousse

je fais juste des expériences,
c'est à dire, ne pas assez,
dossiers perdus, ne pas toujours

dire, assez du butin, états de
causes, danses de tigres, et tant
frousses, mises en abyme

naturellement aller voir ailleurs,
comme une hypothèse, du temps qui
passe, commune abeille

>

je pose mes goûts-là, tout un
bestiaire bègue de plus que mes
mots, un vrai problème

<

la rencontre n'a pas, toujours,
lieu en rase-mottes, on pleure même
ensemble

nos peaux de chagrins, morses en
dettes, on se parle dans les
plumes, sans

et avec, des mots de léger flou, et
sang, on dit il y a un lien, je
comprends, bien, et rien

>

engorgé de mes plusieurs en ma
gorge engorgée, ne m'habitue pas,
avec mes flèches

VADIM BYSTRITSKI / La dernière feuille

traduit de l'américain par Catherine Habhervé-Bystritski

*Un arbre nu
A part une feuille qui s'y agrippe
Peu importe le type d'arbre
Mais cette feuille
Doit être une feuille de figuier
-VB*

Cela faisait deux semaines que j'avais remarqué que la dernière feuille de cet arbre ne tombait pas. Je savais que mon voisin d'en face la regardait aussi. Disons, qu'il me regardait la regarder. Je supposais une mauvaise blague nécessitant de la colle ou quelque chose de ce genre. J'ai marché jusqu'à l'arbre pour faire tomber la feuille avec ma cane. Mais la feuille était trop haute. Au moins maintenant je sais qu'il n'aurait pas pu le faire lui-même. Je le vois par la fenêtre de sa cuisine qui me regarde. Maintenant il sait que la feuille me perturbe.

J'avais déjà pensé à un pistolet ou peut être un lance-pierre. En fait je ne peux pas les utiliser. Du moins pas en plein jour. Tirer en direction de sa maison me créerait de sérieux problèmes. Et sûr qu'il ne manquerait pas une opportunité. Ca c'est sûr !

Ainsi, la nuit dernière, vers 2 heures, j'ai essayé de repérer la feuille à l'aide d'une lampe torche. Cela m'a pris du temps. Ce matin en allant chercher mon journal il m'a demandé ce que je faisais avec cette lampe torche. « J'ai cru entendre un chat dans l'arbre », je répondis. Il me dit, « j'n'ai rien entendu ». « Un chat ! », je lui dis. Maintenant il va leur dire à tous que je suis fou.

Vers quatre heures, à l'aube, je suppose qu'il dort. Il a environ dix ans de moins que moi et, il y a dix ans, je dormais comme un bébé...comme un bébé. Ça c'est sûr ! Enfin, je crois. Ça c'est sûr ! Maintenant je ne suis sûr de rien et puis chacun est différent.

Dans mon jardin je me suis entraîné avec une boîte de conserve. Mon bras n'est pas assuré. Non, pas très assuré. Pourquoi pas le lance-pierre? Hors de question.

Il est quatre heures. Il se trouve qu'il n'y a pas de vent. Pourtant la feuille bouge. Je n'ose pas. J'entends déjà le bruit d'une fenêtre cassée, les sirènes, quelqu'un frappe à la porte. Qu'est ce que je dirai ? Ils ne m'enfermeront pas en prison, mais dans une maison pour vieux, à vie. Je serai la risée de ses blagues. Il dira, « souvenez-vous, il est dans une maison de vieux maintenant. C'était lui qui... ». La même blague pendant des années.

Il est quatre heures et demie maintenant et je me précipite avec l'échelle ; je grimpe presque jusqu'au dernier échelon. Qu'est-ce qui se passe ? Cela ne semblait pas si haut avant : je peux la toucher avec ma cane mais pas suffisamment pour la faire tomber et si je grimpais plus haut...non, non ! La sécurité d'abord. J'arriverai en haut et puis je me briserai le cou ou les hanches et je resterai allongé là, par terre, jusqu'à ce qu'il sorte à six heures et demie. Tout à fait comme ça... appelant au secours, peut être toussant après toutes ces heures passées allongé sur l'herbe mouillée...l'ambulance...les questions...et il aura toujours la réponse...je me rends...j'ai un autre plan.

Traduction de *The Last leaf*, Vadim Bystritski, publié dans le [Frigg Magazine](#) numéro 14

La cueillette de fraises

Éric Machoulan

Roman

Éditions Verticales, 369 p., 2007

ISBN : 978-2-09-078267-4

Et la bêtise monumentale, d'où vient-elle, qui sont ses adjuvants, qui achète son dentifrice ? D'abord contourner le titre. Il mérite pension au château des contreforts mal ajustés. Ça ne purge rien, mais ça dégote un brin de nostalgie pseudo jammiste qui décolore nos pores à matraques. Vous êtes impossible à maîtriser et la maîtrise ne vous lâche pas, aucun œuf fictionnel n'est capable de vous dégourdir la mâchoire. Vous gobez. Vous tenez bon, vous entreprenez des études pour saisir et puis ça vous saisit, sans arrêt, pire qu'un boa constrictor : le roman de brebis bave par toutes les portes. Cette romance est liquide et vous le sentez très bien. *La cueillette de fraises* de Machoulan vous en interdit l'approche. On a peur de ces fraises, on hésite. Et si c'était des fraises ? Pas une histoire de cueillette tout de même ! Le laboratoire de la course à la radiographie du tissu social ne plaît plus. À vau-l'eau. *Headbucket. Turnpike West Island Trivia for Aboriginal Mahagonny Spirit*. On entend de loin une chanson de Kurt Weill. L'instinct nous empoigne par les tendons qui pendent encore à nos dents salies.

Le dentifrice

Mais d'où provient l'importance centrale du dentifrice dans ce roman interminable, détaillé, ajouré par moment, issu du bon vieux truc périmé des enveloppes-puzzle, des lettres reproduites. Ça sent le Paul Auster de sucre d'orge, la colle à Nabokov mal investie. Je n'ose pas y retourner. J'arrête. J'arrache la page trois cent cinquante-cinq et je m'assois. Je lis, parce que je tape aussi en m'assoupissant : *«Desdémone trouvait le travail trop exigeant. Ses mains suintaient encore. Trois générations de cueilleurs de fraises et si peu de récit. Que des lettres et toujours des lettres. Des bocaux à perdition. Des antonymes cachées dans les jupes et enfouis dans de pauvres sacs de cuir. La vie de Desdémone était vouée à la répétition, condamnée à l'éternel drame du sans plus, du sans toujours, du sans tout de même. Aucune issue ne semblait vouloir taillader sa morne existence. Les lettres de Paul, de Marie, de Radja et de Ousbek formaient le ridicule cercle de son intimité. Ne vous trompez pas. Les lettres ne sont pas des issus mais des oasis. On ne taillade pas un destin en folâtrant au milieu des reflets. Ce qu'il faut c'est de la brusquerie, au pire du dentifrice pour éveiller la sonde des pervers»* p.355.

L'histoire de la perversité, c'est ce qui compte dans nos cœurs libres. Machoulan l'indique, portraiture ses personnages en empruntant ici et là aux poncifs du genre, lance sa ligne à l'eau. Nous grognons parfois de plaisir et nous regimbons la plupart du temps, noyés par les devis balzaciens réglés sur *Paypal*.

Les inspections perdurent et le polissage émotionnel agite un drapeau blanc tant cet arsenal de paroles

s'ingénie à vouloir tuer les psychologues en sandales ! C'est mauvais à moitié et bon dans les extrêmes. On tourne, on arrache, on tourne, on arrache et ça revient. Bref, le dentifrice ajoute et ne retranche pas, traîne notre attention, liquéfie nos doutes violents, pilote notre intérêt de soliloqueur blasé. C'est un remède de synthèse pour nos yeux de prune molle et une parabole féroce et intelligente. Je ne vous donne pas les recettes des trois drinks au dentifrice : apprenez qu'ils suffisent aux brusques.

PHILIPPE COU / Nos antipodes

Serr
Sert
Sera
A serres
Bien serré
Rien à sert
Serti sans serres
Je sers
Je sers tout
Je serai sur tout
A serres
A serrer les terres
Le sera
Comme je
Comme je serai
A souplesse
A lettres acérées
Encollées mais dures
Qui stressent
Et stupident
Tous
Toussent les airs
Les buées comme je
Les bouées comme j'antipoderai sur mers
Comme je serai en mer privé
Air
Souffle
Mer et terre
Sers
Sers et souche
Les bons vents present
Et le tas fait bout'
Qui roule et stresse
De demain je serai
Debout
Aligné et fier
Comme bouteille
Comme cravate de croate
Comme serveur
Comme pis
Sers et bouche
En arme de bière
Que sers sera la bouche dans la couche dans les os ne pourra ni prendre ni casser
Je ne bous seul
Je ne bous qu'avec les noirs

Sur mer à 100 sur trois bois sans GPS
 Sur mer à soif que les hommes
 Sur mer à cherch sans fric
 Je ne bous qu'en refuge
 Qu'à croire bête, qu'à croire attendre
 Quand noirs coulent
 Joignent léviathans
 Je ne bous seul dans les frontières
 Je ne bous seul qu'avec les flics aveugles
 On ne dira pas serf
 On dira +
 On dira sclav
 Comme pas assez pis
 Et toute cette monnaie pègue
 Poisse les doigts, même noircisse même sans serv
 Je sers et demain je ne serai plus
 Juste girouette qui pointe l'oubli
 Obé(a)is et sers l'oubli
 Comme cardinale en mer
 J'aurai vite oubli des noirs et de leur annexe
 A 100
 De leur canot' vite serré par les lames
 De leur peur dans la nuit
 Passé 40 heurs t'es plus rien
 Plus personne juste du noir
 A serrer dans mes couettes
 Puis à rejoindre les doux seuils du demain
 On dira pas +
 Car demain je serrai la cravate et le jean et la veste et le cuir et la ceinture et les chaussons et
 les pompes et les clés et la tondeuse et la clope
 Et ce ne sera plus grave
 Ce ne sera plus la nuit
 A serrer les terres et le ressac
 Caillasses d'eau
 Outres balancées
 Oreilles pleines et plaines d'eau
 Et les maîtres seront tenus de faire enterrer en terre sainte, dans les cimetières destinés à cet
 effet, leurs esclaves baptisés. Et, à l'égard de ceux qui mourront sans avoir reçu le baptême, ils
 seront enterrés la nuit dans quelque champ voisin du lieu où ils seront décédés
 Et ce ne sera pas gravat
 Ce sera juste sel et eau
 Peu de noms sur les plaines, dans les huitriers pie, sur les carènes
 Reine cruelle, toute frontière élit sa barre
 Coniagui
 Bassari
 Dioula
 Mandjaque
 Et autres perdus depuis Gorée
 Serrent les îles
 Et nous allions vite et clair, et propre et lisse, dans la qualité des services à rendre, dans le
 détail et le commerce, dans les fourgons à bêtes. Et personne à s'opposer à notre dit, dans nos
 îles.

Tout à la mer, aux tiburons !
Mais passé !
Années serrées dans poche et noeuds
Les murs ont poussé sur les poings et les langues sont perdues
Années serrées et vite jetées
Ne reviens plus.
Rève
Vers
Revire
Reviens les vies
Vive
Revis les rives
Varie les rêves
Ne reviens plus
Plus à droite
Plus à gauche
Mors la ligne et ses appats
Car demain je serrai la cravate et le jean et la veste et le cuir et la ceinture et les chaussons et
les pompes et les clés et la tondeuse et la clope
Et ce ne sera plus grave
De serrer les continents
De contenir les impétrants
De tenir les mécontents, noirs
De noircir les textes
De remplir les mots, noirs
Ils ne font peur, en léviathan
Ne servent plus
Ne bougent plus
Ne rèvent plus
Alors écris
Permettons à tous nos sujets habitants des îles de se saisir de toutes les choses dont ils
trouveront les esclaves chargés, lorsqu'ils n'auront point de billets de leurs maîtres, ni de
marques connues, pour être rendues incessamment à leurs maîtres, si leur habitation est
voisine du lieu où leurs esclaves auront été surpris en délit: sinon elles seront incessamment
envoyées à l'hôpital pour y être en dépôt jusqu'à ce que les maîtres en aient été avertis.
Et ce ne sera pas gravat
Ce sera juste sel et eau
Mots noirs perdus dans le Code
Vite déçus, vite semés.

Ph. Cou - 31/08/07

ANDRE GACHE / la langue et pas encore la parole / 7

le passé simple est un imparfait de la bouche ne pouvant l'ouvrir sur la durée bulle d'eau cherchant une sortie par la surface agitée du lit de la langue ————en accordant la deuxième personne du singulier la première s'est trouvée plurielle de conjugaison impossible *m'aimâmes-nous* put pas demander même oh fut simple ou les accords insolents et le soluble presque ————dans le livre des gestes de phrases qui tournent des pages incessantes la langue remue du passé en quête de langue qui se voudrait simple simple voilà pourquoi toujours la bouche orifice et son occlusion ————parler comme mâcher ou embrasser ou revient à toujours essayer mais quoi ou l'incessante conjugaison ou l'angoisse pas non quoique

CECILE MAINARDI / L'eau super-liquide (extrait)

c'est le poème où je reviens/suis re-projetée en arrière de quelques minutes/ou de quelques heures alors que je l'écris, où progressivement, je ne sais plus ce que j'ai écrit quelques minutes plus tôt et cherche à le comprendre en écrivant la suite.. puisqu'il n'y a plus que ça comme/que cette solution.. continuer à l'écrire -parce que ce qui a été écrit a été écrit, et ne peut plus ne plus l'être, ne serait-ce qu'en vertu du souvenir artificiel qu'on vient de s'en former, ne serait-ce que parce qu'on l'a quand même lu/une fois- et ainsi de suite à mesure que va la chose.. où si c'est de quelques heures que je suis re-projetée, je me retrouve à lire un texte en/entier que je ne me rappelle pas avoir écrit/que je découvre dans sa globalité et ça, ça fait un sacré choc, je peux vous dire, d'abord du fait qu'on n'a rien/n'ose rien/ y redire ou à ajouter, et puis surtout parce qu'on s'y délecte oui s'y délecte /non pas prétentieusement de s'en savoir l'auteur, mais au contraire d'être le seul à pouvoir éprouver qu'il n'en a momentanément aucun

(Extrait de *l'eau super-liquide*, à paraître)

Quand la comtesse moi, un noir renversa sa coupe de champagne, elle poussa un léger cri qui fit se retourner et pour quelques dollars de plus. Celui-ci avait perçu le trouble léger que sa venue avait déclenché en elle, trouble qu'avait aussi remarqué la marquise à bout de souffle, sa mère. Tout portait à croire que celle-ci avait déjà pris connaissance de cet amour naissant, grâce à ces détours que la méfiance d'une mère sait rendre propices. Elle ne les quitterait pas des yeux et n'hésiterait pas, si nécessaire, à alerter cris et chuchotements, le mari de sa fille. Monsieur le comte, comme l'appelait hypocritement et pour quelques dollars de plus, ne serait pas dupe d'un homme qu'il avait lui-même introduit dans sa maison, en tant que surintendant des domaines. La marquise à bout de souffle, tout en plaisantant avec le duc trois salopes et un routier, avait décelé une prise de rendez-vous secret à un clignement d'oeil de moi, un noir. Elle fit appeler sex and the city, le jardinier et lui demanda d'alimenter les bouquets de fleurs fraîches, en faisant un détour par la grande serre. Et si vous voyez quelque chose, n'hésite t-elle pas à ajouter, sous-entendu qui fut clairement entendu. Sex and the city eut les honneurs d'une coupe de champagne car on était de tradition égalitaire dans cette maison, depuis l'auguste ancêtre une vérité qui dérange. Une vérité qui dérange s'était illustré lors de la campagne de Russie et avait appris à aimer les hommes, tous les hommes, sans distinction de race ou d'origine. Sex and the city approcha de la serre où moi, un noir était à respirer les roses. Soudain, un bruissement se fit entendre et et pour quelques dollars de plus apparut. On pouvait apercevoir au loin, appuyée sur la balustrade à l'angle de la terrasse, la marquise à bout de souffle flairant la nuit tout en conversant avec cris et chuchotements, son gendre. Sex and the city n'en crut pas ses yeux: et pour quelques dollars de plus avait entraîné moi, un noir à l'entrée de la serre et l'embrassait avec passion, tout en relevant ses jupes. Et pour quelques dollars de plus entama bientôt un va et vient d'une évidence remarquable, qui créa un véritable vent debout dans les volants de sa partenaire. Trois salopes et un routier venait de rejoindre cris et chuchotement, abandonné par la marquise partie aux nouvelles. Mais sex and the city ne pouvait quitter sa cachette sans être vu par les amants; aussi ne perdit-il pas une miette du spectacle dont il allait bientôt devoir rendre compte. Et pour quelques dollars de plus retourna sa partenaire, monta ses jupes jusque très haut dans son dos avant de la prendre assez brutalement dans cette position contre nature. Moi, un noir gémissait. Le chien de la maison, entendant ces bruits intrigants, se mit à aboyer furieusement et provoqua une discussion entre les invités sur la terrasse. Un cerf? Un renard? Une loutre? Dallas, qui arrivait d'Orléans, partit en reconnaissance, suivi de 3 salopes et un routier plus un de ses neveux, ma femme est une actrice. C'est ma femme est une actrice, plus jeune et mieux formé aux techniques de la chasse, qui découvrit le premier sex and the city, occupé à se procurer du plaisir alors même que les amants coupables avaient fuit. Il l'attrapa par le collet et le présenta à son oncle 3 salopes et un routier, qui le gifla en présence de Dallas et de la marquise à bout de souffle, hors d'haleine. On décida de le congédier; cet imbécile préféra taire la scène dont il avait été le témoin.

DANIEL POZNER / Rincer à l'eau claire (extrait)

Aujourd'hui n'y avait personne sur ton île
Les courants sont par là capricieux
En cas d'urgence brisez la glace

Aujourd'hui les machines de guerre sont en solde
Traits et couteaux tirés
Parole donnée est à demi pardonnée

Aujourd'hui c'est un sentiment délicieux la forêt avance
Est-ce la dune qui recule
Laissez-vous surprendre

*

Aujourd'hui Don Juan débarque à Tenochtitlán
Conquistador au bois dormant un anneau dans le nez
Éternité branlante sur pilotis

Aujourd'hui tu plonges ton visage dans la poussière
De sable, noir, de gueules
C'est un peu caricatural mais c'est tellement ressemblant

Aujourd'hui les amants ont des masques d'amant
Et des bottes en caoutchouc si l'on pleure
Jardin flottant, se pose l'hydravion

*

Aujourd'hui délacée à terre
Sa robe de cocagne
Ouvre-moi cette porte

Aujourd'hui à son flanc
C'est anonyme et droit simplement
La mécanique usée

Aujourd'hui j'ai retrouvé ce carnet de 1903
Dans lequel je notai :
Rien n'est bête comme un hublot

GUILLAUME FAYARD / Promenade aux phares

Yacht luxueux d'un blanc monté en neige, sous une bâche plastique intégrale. Emballages impeccables, blisters – et cigales vides après la mue trouvées cristallines à deux cent mètres de l'autoroute.

Moments, de cinéma, dans la radio. Solo mémorable de rhétorique, DSK déchaîné sur un fond de be-bop dément (saxophone en surnombre). Moments de science-fiction à la périphérie. Moments de « ville » en ville.

* * *

Trait sombre, très explicitement tremblant, ligne de vie répertoriée au sursaut près, sur l'écran à cristaux liquides du télécran (un geste).

Zone de fragilité sur un bol suite au choc qui le fendille d'un trait répercutant l'onde que celui-ci enregistre comme vibration (qui au même instant le traverse), jusqu'au point de résilience à partir duquel le bol est encore solidement soudé.

* * *

Jusqu'à une époque très récente (les années 80) l'acte auditif de mémoration dépendait d'un diamant qui passait, tel un ongle, sur un tableau noir en vinyle.

Au fur et à mesure, le diamant érodait le souvenir sur lequel il passait. Enregistrées sur du papier d'étain, les premières tentatives d'Edison s'effaçaient pratiquement au fil de leur usage. A chaque passage, les sons ambiants se trouvaient gravés de manière quasiment imperceptible sur le disque.

* * *

Groupe "Lidl" de l'artiste expressionniste allemand dont m'a parlé Christophe ce soir. En 1968 lance le mouvement Lidl, censuré par le Ministère (...). Suite à la polémique (...) l'artiste, expulsé des Beaux-Arts (...). L'épisode propulse sa carrière. En 1972, lors de sa participation à Documenta 5, Immendorff est déjà considéré comme un artiste phare.

* * *

Depuis trois ans, l'intégralité de mes rentrées d'argent liées d'une façon ou d'une autre à l'écriture ont été dépensées, d'une façon ou d'une autre, dans ma voiture : contraventions, majorations, radars, plaquettes de freins, système de frein avant, contrôle technique, moteur d'essuie-glace, fourchette, disque d'embrayage.

Les versions ultérieures sur cire se montrent plus résistantes, permettant des dizaines de passages avant de se trouver modifiées puis effacées à tout jamais par l'usure et l'enregistrement progressif des bruits ambiants.

* * *

Le théâtre n'a-t-il pas commencé par deux yeux (puis quatre) faisant le reste.

Spectateur et sujet de son propre spectacle, objet représenté *partiel*, n'en voyant que les bras, le bas du buste, les jambes. Le sexe (pas tout).

Le schéma corporel (ce que le cerveau perçoit de ses extensions corporelles) ressemble à un foetus aux bras plus longs que les jambes, et à la tête majoritaire (à cause des yeux ou de la vue).

* * *

Le malheur des parlêtres. Le bonheur des poètes (phrases récupérées sur une page A4 perforée qui se désolidarise d'un classeur, archivé bien avant la lecture de *La Promenade au phare* de Virginia Woolf. *God bless M. Cuzin wherever he. To go west = passer l'arme à gauche. Alors?*).

* * *

Irresponsables ok couper alors les phares un court instant, en pleine nuit, ligne droite, route de campagne absolument déserte (bien sûr).

Ciel et étoiles se rapprochent massivement. Sous le pare-brise : habitacle dangereusement joyeux, connivence accrue en vitesse intimes. Micro-temps de sérénité. Les voix (se rapprochent de l'oreille quand la lumière s'enfuit).

L'orthographe approximatif, son effet de flou syntaxique : inconsistance de plusieurs propositions qui, simultanées, du même coup s'aplatissent – en léger tiraillement cognitif. A contrario, les scènes sans spectacle des zones artisanales offrent presque des noms de pièces. *Rectification severi*.

Là maintenant en ce moment avec toute mon équipe on tient une réunion de travail et on se dit : n'est-il pas grand temps de commencer à sortir sérieusement de ce grand problème qui nous colle à la peau ces derniers temps, qui est le problème de l'inertie ? On se dit ça parce qu'avec toute mon équipe là on a reçu des subsides pour tourner un film sur cette grande question qu'est justement cette question de l'inertie. Alors du coup nous là ici tout bonnement on s'est transformés en commandos pour l'occasion, en commandos de l'inertie, c'est-à-dire qu'actuellement on fonce tête baissée, mais presque à la vitesse de l'inertie, on fonce à la limite de l'inertie à travers le paysage du nouveau film qu'on est occupés à tourner là en ce moment. On fonce tête baissée, mais très très lentement et à bord de camions qu'on a rachetés à l'armée russe, tout en buvant de la vodka qui nous est livrée spécialement par le sponsor russe dudit film en question. Pendant ce long temps-là où on avance comme ça quasiment à la vitesse de l'inertie dans le paysage de notre film, hé bien les philosophes du commando spéculent très très intensément sur la question en cours de traitement qu'est la question de l'inertie. Ils spéculent, spéculent, spéculent et spéculent, ils spéculent tellement qu'ils se disent: mais au fond, en somme, ne pourrait-il pas être intéressant, pour ce film, de faire un lien entre d'une part la figure de Blanche-Neige dans sa période morte dans les bois et de l'autre la vitesse de l'inertie? Ils continuent à spéculer très très fort, avec des mots philosophiques très compliqués, ils lisent et relisent des livres de philosophie comme le *Péri Psychès* d'Aristote notamment, mais aussi des livres de Derrida, et du coup ils en viennent même à faire des liens entre la figure de Psyché, Blanche-Neige à la fois morte et vivante dans son cercueil de verre dans la forêt et les figures bibliques de Marie, la Vierge et la prostituée. Ils discutent longuement sur le bien-fondé de ce rapprochement et pendant ce long temps-là les membres de l'équipe technique du film qui pouffaient déjà de rire en entendant leurs premières élucubrations se roulent maintenant par terre de rire. Ceci n'inquiète pas vraiment les philosophes de l'équipe, qui se disent comme ça entre eux: "mais oui!, bien sûr!, ce lien entre ces trois figures est évident!, d'ailleurs Freud n'a-t-il pas écrit, un peu avant de mourir: "Psyché est étendue mais n'en sait rien"??". Et là évidemment arrive ce qui devait arriver puisque dans une note qu'ils me font parvenir, hé bien les philosophes de l'équipe proposent que le commando de l'inertie soit un commando qui travaille sur cette grande question qu'est la question de l'étendue de la figure de Psyché, et du coup ils imaginent tout bonnement un film où on verrait comme ça une figure féminine allongée mais ne se sachant pas allongée, inerte, à la fois morte et vivante, un peu genre Blanche-Neige dans son cercueil. Hop là on avance toujours quasi à la vitesse de l'inertie dans le paysage de l'histoire, toujours à dos des gros camions de l'armée russe, on picole plein plein de vodka, les gens de l'équipe du film se marrent toujours autant de ces concepts à deux kopecks cinquante le kilo jusqu'à ce que, coup de théâtre, qu'est-ce qui se passe? Hé bien il se passe ce qui devait se passer, puisque, comme par hasard, au détour d'un sentier, qui est posté là à faire du stop dans le paysage dudit film en question? Une kamikaze lettriste bien sûr, et hop on l'embarque dans nos camions inertes, broum broum l'histoire continue et la fille kamikaze évidemment se joint à la joyeuse bande de fanfarons de l'équipe technique pour se moquer joyeusement de toute cette équipe de philosophes qui spéculent, spéculent et spéculent encore sur cette dernière phrase de Freud, dont ils disent que vraiment, vraiment cette phrase est vraiment une phrase décisive pour ce film sur l'inertie qu'on réalise en ce moment, et qui est de dire que: Psyché est étendue, mais n'en sait rien. "Bon, c'est pas tout ça, dit la kamikaze lettriste en question, mais moi je suis une kamikaze lettriste, et là il faudra pas tarder à trouver un moyen de me faire exploser la cervelle pour le compte du lettrisme, ça commence déjà vachement à me démanger". Là dessus tout de suite dans le film tout ça prend une tournure vraiment tragique puisque les gens de l'équipe, qui étaient déjà complètement défoncés par toute la vodka qu'on ingurgite ici depuis le début de l'expédition du commando de l'inertie, continuent à picoler et à picoler de plus belle, ils picolent et en même temps ils blaguent en inventant des tas de scénarios complètement débiles

pour la mort de la kamikaze lettriste en question, dans le film ça dure des plombes puisque bien sûr pendant des plombes d'inertie on a rien d'autre à faire que ça, que de blaguer et de picoler et de picoler encore, puis de blaguer encore, jusqu'à ce qu'enfin un des scientifiques de l'équipe s'exclame : « mais bien sûr !, il suffisait d'y penser !, concevons un dispositif technologique complexe en connexion directe avec le cerveau de Mademoiselle, qui permettra à celle-ci d'écrire de l'inertie textuelle directement produite par ses connexions neuronales, au moment où elle sera pile juste entre la vie et la mort ! ». Bon en tant que commandant du commando de l'expédition j'approuve l'idée, je signe la note (on est un commando limite procédurier, mais c'est fait exprès question gestion de l'inertie) mais je formule cette remarque, qui est qu'il faut que le moment où la demoiselle sera entre vie et mort dure vraiment des plombes et des plombes, pour qu'elle ait le temps d'écrire vraiment de grosses grosses quantités d'inertie textuelle. Du coup le scientifique s'exclame : « on n'a qu'à fabriquer une machine qui maintiendra Mademoiselle artificiellement en vie pendant un long long temps, une machine waterproof, comme ça on pourra balancer Mademoiselle avec tout son dispositif dans un étang, ça pourrait être vachement romantique non !? » Les gens de l'équipe, qui avant ça se tordaient de rire à l'écoute des spéculations philosophiques, sont maintenant occupés à pleurer très très très fort, ils se mouchent à grand bruit, complètement bourrés, ils se resservent de la vodka et n'arrivent pas du tout à admettre que la demoiselle en question va bientôt disparaître au fond d'un étang lettriste, harnaché de tout un attirail technologique complexe. La kamikaze en question par contre a l'air de plutôt apprécier l'idée puisqu'elle propose qu'on organise une grande fête à l'occasion de son départ, qui durerait tout le long temps qu'il faudra à l'équipe scientifique du commando pour fabriquer les dispositifs en question. Hop c'est la fête, une fête qui dure vraiment des plombes et des plombes, tout le monde picole tellement, encore et encore, que la plupart des gens de l'équipe (et malheureusement même ceux de l'équipe scientifique sensés préparer les dispositifs en question, ce qui n'est pas pour raccourcir la durée de la fête) tombent dans un état d'inertie totale ; la fête dure quelques jours – le tout au bord de l'étang lettriste en question – puis finalement les dispositifs sont prêts, on harnache la demoiselle lettriste puis hop elle plonge sans prévenir dans l'étang. La fille disparaît dans les profondeurs de l'étang, et encore une fois cette scène dure des plombes et des plombes dans l'histoire, on voit d'abord son corps sombrer lentement puis disparaître dans l'opacité glauque de l'eau, puis petit à petit les premiers textes commencent à apparaître, et ce qui est original et très très romantique c'est que les scientifiques ont en fait disposé une imprimante waterproof sur le corps de la kamikaze, et du coup on voit comme ça des feuilles avec l'inertie textuelle produite par le cerveau de l'héroïne de l'histoire remonter lentement à la surface de l'étang, ce qui donne évidemment très très bien. Ce qu'il faut dire aussi c'est que tout le monde est très très silencieux, on voit comme ça dans le film tout le commando de l'inertie encercler dans un grand silence l'étang lettriste, à peine entend-on quelques sanglots retenus et les glou-glou des bouteilles de vodka, et on est vraiment tous très très émus de voir apparaître ces feuilles d'inertie textuelle à la surface de l'eau pendant tout ce long long temps que dure cette scène. La scène dure toute la journée, puis encore le soir de cette journée, puis toute la nuit (et là on se relaie tous – toujours en picolant plein mais alors là vraiment plein de vodka), puis le matin du lendemain, puis finalement toute la journée du lendemain, et les feuilles continuent et continuent encore à remonter à la surface, et du coup l'émotion de tout le commando est vraiment très très forte et augmente de façon presque insoutenable, après hop ça continue encore toute la nuit, puis le surlendemain et le sur-surlendemain, les jours passent et les feuilles n'arrêtent pas de jaillir de l'étang lettriste, le commando pleure et pleure encore d'émotion, la scène n'en finit pas, la scène n'arrive pas à se terminer mais personne ne pipe mot, tout le monde garde un grand silence plein d'émotion et d'amour pour cette demoiselle lettriste kamikaze qui s'est balancé elle-même, de son plein gré, dans l'étang lettriste en question. Alors évidemment la fin de l'histoire est assez prévisible puisque ce qui se passe c'est qu'au bout de plusieurs longs longs jours d'attente et de silence insoutenables on se met progressivement à entendre quelque chose de vraiment bizarre dans la forêt dans laquelle se trouve l'étang lettriste : d'abord personne ne comprend ce que c'est puis on se rend compte petit à petit qu'il s'agit d'une sorte de chant de gorge genre chant mongol, très grave, qui résonne dans

toute la forêt. La petite mélodie qui est chantée est assez mélancolique, dans le genre des chants russes du Goulag, et on se rend compte que ce chant se rapproche petit à petit. Le chant se rapproche et se rapproche encore, les gens du commando se resservent à boire et hop, soudain, coup de théâtre. Coup de théâtre puisqu'apparaît, au détour du sentier, un plongeur sous-marin en black look complet, en tenue complète d'homme-grenouille avec sa combinaison noire, ses palmes (qu'il tient dans sa main), ses bombonnes, son masque, un grand couteau de plongeur accroché à sa ceinture etc., et le mec arrive comme ça en chantant son chant mélancolique jusqu'au bord de l'étang. Là au bord de l'étang il s'assied, il met ses palmes, son masque, il branche ses bombonnes etc., il arrête de chanter et en rentrant dans l'eau il nous dit comme ça, mais vraiment très très amicalement : « le premier qui m'emmerde je lui plante mon couteau dans le cou ». Il nous sourit puis hop il disparaît dans les profondeurs de l'étang. Les feuilles avec l'inertie textuelle continuent encore de remonter à la surface pendant un long long temps mais ce qui se passe c'est que dans les textes en question on remarque des connotations sexuelles de plus en plus évidentes, du coup l'émotion est vraiment très très vive dans le commando, les feuilles arrivent à la surface et toute l'équipe se précipite chaque fois pour les lire, et la charge sexuelle qu'elles dégagent devient vraiment insoutenable. Puis soudain, paf !, plus rien, plus de textes, rien. L'étang est complètement calme, complètement inerte pendant vraiment un très long temps, et là dans l'équipe tout le monde se met à pleurer en se disant que ça y est, c'est la fin, la kamikaze est décédée, paix à son âme etc., on se met presque à ranger tout le matériel quand soudain la fin de l'histoire arrive en un éclair : l'homme-grenouille remonte à la surface avec la kamikaze dans ses bras, il la pose dans un des camions de l'armée russe et ils partent en trombe direction le repère de dangereux bandits kamikazes planqué dans les bois d'où il était venu.

Le PDF « Reprise 7 » reprend les textes mis en ligne sur le blog de Benjy entre Mai et octobre 2007

<http://lescahiersdebenjy.over-blog.com>

Copyright : Les cahiers de Benjy et les auteurs, 2009.